



HAL
open science

Fictionnalisation du moi et figurisme prophétique dans les Réflexions édifiantes de Jacqueline-Aimée Brohon

Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. Fictionnalisation du moi et figurisme prophétique dans les Réflexions édifiantes de Jacqueline-Aimée Brohon. Fabrice Preyat. Femmes des anti-lumières, femmes apologistes, 44, Editions de l'Université de Bruxelles, pp.71-85, 2016, Etudes sur le 18e siècle, 978-2-8004-1609-0. hal-01453476

HAL Id: hal-01453476

<https://hal.science/hal-01453476>

Submitted on 2 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Fictionnalisation du moi et figurisme prophétique dans les *Réflexions édifiantes* de Jacqueline-Aimée Brohon

Après le purgatoire où les avait relégués le rationalisme du siècle, les voyants, prophètes et mystiques refont surface pendant la période révolutionnaire qui cristallise toutes les tendances millénaristes. Certains clercs, stimulés par les perspectives mercantiles offertes par ce type de publications, n'hésitèrent pas alors à collecter des oracles qui de loin semblaient avoir annoncé la Révolution française, celle-ci étant alors considérée comme le fléau de Dieu, envoyé aux hommes pour les punir de leur infidélité et venger les insultes faites à la divinité durant tout un siècle philosophe. Pierre Pontard est de ceux-là. Mais contrairement à la majorité de ces zélés éditeurs, il appartient à l'Église constitutionnelle¹. Il porte à la connaissance du public les prophéties de Suzette Labrousse et de Jacqueline-Aimée Brohon dans un *Journal* qui enveloppe dans sa réprobation l'ensemble du clergé d'Ancien Régime, séculier et régulier². La prophétie en se réalisant n'a pas seulement anéanti l'Église infidèle, elle a permis l'installation d'une Église régénérée. Cette régénération a pour garants deux femmes mystiques. C'est à celle des deux qui a été jusqu'ici le moins étudiée que nous consacrons la présente étude³.

Une spiritualité cordiale

Un siècle exactement après les apparitions de Jésus à Marguerite-Marie Alacoque au couvent de la Visitation Sainte-Marie de Paray, Jacqueline-Aimée Brohon reçoit à Paris, dans les églises qu'elle fréquente habituellement, Saint-Nicolas, Sainte-Geneviève et Saint-Pierre-aux-Bœufs, de nombreuses visions. À la demande de celui qu'elle nomme son « guide »⁴, qui est aussi le prêtre auprès duquel elle loge et qu'elle sert, elle les consigne par écrit. Ces manuscrits, que Pontard dit avoir vu – « [les écrits de J.-A. Brohon⁵] sont dans des mains sûres dès l'an 1774 », écrit-il en août 1792 – et dont il donne des extraits dans son *Journal*, sont publiés chez Didot en 1791 sous le titre peu évocateur de *Réflexions édifiantes*. Car il ne s'agit pas de méditations pieuses, mais de récits, en forme de journal, des visions et des révélations dont la voyante est l'objet entre 1772 et 1778. Les apparitions, de Jésus et de la Vierge dans les attitudes qui correspondent aux différents mystères – l'enfant dans les

¹ Pierre Pontard (1749-1832) fut évêque de Périgueux de 1791 à 1801.

² Le *Journal prophétique*, publication hebdomadaire, parut durant l'année 1792, et fut poursuivi l'année suivante par le *Journal de P. Pontard, évêque du département de la Dordogne*, à périodicité bi-mensuelle.

³ Pour une vue d'ensemble sur ce personnage, on se reportera à la notice de Fabrice Preyat dans le *Dictionnaire des femmes des Lumières*, H. Krief et V. André (éd.), Paris, Honoré Champion, 2015, p. 187-191.

⁴ L'identité du guide est contestée. S'agit-il de l'abbé Pierre du Garry, comme l'affirme l'abbé Grégoire (*Histoire des sectes religieuses*, t. II, Paris, 1810, p. 11) ou plus vraisemblablement l'abbé Claude-Firmin Turmine, docteur en théologie et 1^{er} vicaire de Saint-Pierre-aux-Bœufs (*L'Ami de la religion*, n° 2796, 11 avril 1837, t. XCIII, p. 70-71) ?

⁵ Pontard écrit curieusement « Brohne ».

bras de sa mère, mort sur ses genoux, sa mère au pied de la croix, tous deux trônant en majesté – sont unies par un thème commun, qui en est comme le fil rouge : le cœur.

Un mot s'impose sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie. La spiritualité cordiale est ancienne. Certains la font remonter à saint Augustin, mais elle reste confidentielle jusqu'à saint Jean Eudes qui décide, après sa rencontre avec Marie des Vallées, de lui donner une audience plus large. Nous sommes au milieu du XVII^e siècle en Basse-Normandie, en pleine Contre-Réforme, à un moment où l'on cherche à exciter la piété populaire, notamment par des missions dans les campagnes françaises. La dévotion aux saints cœurs de Jésus et de Marie favorise l'union personnelle avec Dieu dans la forme d'un dialogue mental. Cette spiritualité a la caractéristique d'être à la fois intérieure et incarnée. Le cœur, organe anatomique, est tant le siège des affections humaines que celui de la divine charité. Aussi se veut-elle prioritairement féminine, et se traduit-elle dans une mystique nuptiale. Mais, parlant aux sens et à l'imagination, elle est plus largement destinée à un public peu ou pas éduqué. L'iconographie a joué un rôle décisif dans sa diffusion et dans sa pratique. Le père de Gallifet consacre tout un chapitre de son apologie à la question de l'image. Il fournit à ses lecteurs, par l'estampe qui figure dans son livre, le vrai modèle de la représentation du Sacré-Cœur, dont ils pourront tirer des images à leur usage personnel. Il dit l'avoir fait graver d'après le récit que donne de sa vision céleste Marguerite-Marie Alacoque, « précisément dans la forme qui [lui] est naturelle : même grosseur, même figure, mêmes traits »¹. M.-M. Alacoque, bien qu'elle ait eu des prédécesseurs, est devenue emblématique de la dévotion cordiale, et fournit le paradigme de la mystique visionnaire auquel il convient de rattacher J.-A. Brohon. Elle eut trois apparitions, en 1673, 1674 et 1675, toujours en lien avec le sacrement eucharistique, après la communion ou en présence du Saint-Sacrement. Et elle fut destinataire de trois messages : un appel à une vie mystique (« Voici la place de mon côté pour y faire ta demeure habituelle et perpétuelle ») ; un envoi en mission, pour répandre la dévotion cordiale et consacrer le royaume au Sacré-Coeur ; une demande de fondation (l'institution de la solennité du Sacré-Cœur, le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement).

Finissons ce rapide tour d'horizon en notant que cette spiritualité, qu'on trouve chez d'autres mystiques de la fin du XVII^e siècle, connaît une immense fortune dans les pays sous obédience jésuite. Il en est ainsi de la Pologne. Marie Leszczynska va beaucoup contribuer à développer ce culte à la cour de France, et son père dans le duché dont il a la souveraineté. Le destin politique de cette dévotion est impressionnant, tant au XIX^e siècle – qu'on lise le livre de Jacques Marx pour s'en

¹ Joseph de Gallifet, *L'Excellence de la dévotion au Cœur admirable de Jésus-Christ*, Avignon, Domergue, 1733, I, p. 280.

persuader¹ – qu’au XX^e siècle – qu’on songe à Faustine Kowalska et à l’influence qu’elle exerça sur le pape Jean-Paul II.

Revenons à J.-A. Brohon. Ce ne sont pas trois apparitions dont elle fut visitée, mais des dizaines, voire des centaines, si l’on en juge par les récits qu’elle en donne au long des 800 pages des *Réflexions édifiantes*, dont le texte, agencé par l’éditeur, ne suit pas l’ordre chronologique, mais s’organise selon des groupements thématiques. Et elles sont de plus extrêmement bavardes : rien à voir avec les rares et sibyllines révélations dont on garde précieusement la lettre pour les réciter dans des prières ou les graver sur des médailles. Jésus en a dit plus à Brohon qu’il n’en dit dans les quatre évangiles réunis. Et, le lecteur s’en doute, ce qu’il lit n’est qu’un échantillon, sur quelques années, d’une somme bien plus importante. Ces apparitions procèdent de façon récurrente : après la communion, Brohon voit Jésus, toujours accompagnée de sa mère, tantôt sur la croix, tantôt enfant, tantôt en majesté, et plus rarement au tombeau, après quoi s’engage un dialogue. Quant au contenu du message reçu, il se distribue, comme pour M.-M. Alacoque, dans trois directions : élection et appel, envoi en mission, demande de fondation, ce dernier point étant particulièrement développé.

Un mysticisme flamboyant

L’enquête de l’abbé Bremond ne s’est pas portée si avant dans le XVIII^e siècle. Mais on devine quel jugement il aurait porté sur Brohon : précisément ce qu’il écrit au sujet d’Antoinette Bourignon, qu’il assimile aux « mystiques faux ou douteux »². L’étendue de son œuvre, aussi importante quantitativement que celle de Voltaire, assure Bremond, la disqualifie définitivement. Une vraie mystique répugne à écrire, elle ne le fait que contrainte et forcée, et à la première occasion brûle ses écrits. M.-M. Alacoque, qui ne livre par écrit les détails sur sa vie extérieure et intérieure que sur l’ordre exprès de son directeur, Claude La Colombière, s’interrompt à plusieurs reprises au cours de son *Mémoire* pour confier sa répugnance extrême à publier les révélations dont elle a été l’objet³. Tout au contraire de Mme Guyon : « la vue d’une feuille de papier la met en joie », écrit Bremond⁴. C’est aussi le point de vue d’Henri Bergson, qui dans *Les Deux sources de la morale et de la religion*, distingue la fonction fabulatrice de la religion de l’expérience mystique. Les ravissements et extases ne sont de ce point de vue qu’une étape à dépasser, pour atteindre le but du parcours qui est « l’identification de la volonté humaine avec la

¹ Jacques Marx, *Le Péché de la France. Surnaturel et politique au XIX^e siècle*, Bruxelles, Espace de Libertés, 2005.

² Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, éd. F. Trémolières, Grenoble, Jérôme Millon, 2006, vol. 2, p. 796.

³ Joseph de Gallifet, *op. cit.*, II, pp. 1-131.

⁴ *Ibid.*

volonté divine »¹. L'image n'a alors qu'un statut précaire : elle est certes l'annonce d'une transformation à venir, mais elle signale aussi l'inachèvement du processus d'union à Dieu. « La divinité ne saurait se manifester du dehors à une âme désormais remplie d'elle »², écrit Bergson, laissant entendre à l'inverse que les phénomènes spectaculaires ne visitent que des âmes qui ne sont pas parvenues au bout de l'expérience mystique.

L'autre grande différence avec ceux que l'abbé Bremond qualifie de « vrais mystiques » est qu'à aucun moment la narratrice ne met en doute ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ni ne s'interroge sur le choix qui est fait de sa personne. Ni effroi, ni doute : J.-A. Brohon est instantanément, à chaque vision, de plain-pied dans le monde surnaturel qui vient à elle, dans une familiarité totale avec les êtres divins dont la présence lui est révélée. D'ailleurs ces êtres ne lui apparaissent pas tant qu'elle n'est transportée parmi eux, dans un séjour céleste, un empyrée au-dessus des nuages, d'où l'on aperçoit la terre, et ses habitants livrés à leurs minuscules occupations. La distance sacrée qui habituellement marque la frontière entre le divin et l'humain est ici abolie. Brohon touche Jésus et Marie, comme des êtres qui appartiendraient à la même réalité qu'elle ; c'est sans doute ce qui a le plus choqué les contemporains et entraîné la condamnation de ses ouvrages par les docteurs de la Sorbonne. Sa participation aux divins mystères est aussi physique que spirituelle : elle porte l'Enfant-Jésus ou l'emballote, colle sa bouche sur la plaie du crucifié ou pose sa tête sur son épaule, se retrouve sur la croix à sa place, descend au tombeau, etc. Aucune de ces attitudes n'est de l'invention de Brohon. On les trouve notamment chez la bourguignonne Marguerite Parigot (1619-1648), en religion Marguerite du Saint-Sacrement, ou chez l'aixoise Jeanne Perraud (1631-1676), qui toutes deux développèrent une spiritualité de l'Enfant-Jésus, non sans résonance politique³. Bremond, recensant les femmes qui relèvent de ce qu'il nomme le « mysticisme flamboyant », écrit à propos de Jeanne de Matel : « Elle appartient à cette famille assez nombreuse, trop selon moi, de contemplatifs, en faveur desquels les consignes ordinaires de l'humilité semblent abolies, et qui ne nous laissent rien ignorer de leurs splendides privilèges »⁴. Il semble que la mystique ne trouve grâce aux yeux du savant jésuite qu'à la condition d'être purgée de tout lien avec le monde sensible ; le sentiment religieux dont il fait l'histoire se veut détaché des données matérielles, corporelles, et bien entendu sexuelles. Georges Bataille et Jacques Lacan s'emploieront au contraire à réinvestir le champ du sensible dans l'expérience mystique.

¹ Henri Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, « Quadrige », 2000, p. 242.

² *Id.*, p. 246.

³ Jacques Marx, *op. cit.*, p. 75.

⁴ Henri Bremond, *op. cit.*, vol. 2, p. 880.

Un prophétisme biblique

Nous nous en tiendrons quant à nous pour l'essentiel aux aspects littéraires, mais aussi sociaux de ces phénomènes mystiques. Car, il faut le dire, aucune de ces visions, aucun de ces messages n'est sans rapport avec l'actualité sociale ou religieuse du temps. La mystique du Sacré-Cœur, encouragée par la Compagnie de Jésus, est une arme contre le jansénisme et ses dérives doctrinales. Elle donne sur le terrain de la piété populaire une assise aux positions orthodoxes sur les questions alors en débat, telles que la présence réelle dans l'eucharistie, la fréquente communion ou la théorie de la grâce. La *Vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque* n'est-elle pas publiée en 1729 sous le nom de Jean-Joseph Languet de Gergy, l'ennemi juré des jansénistes ? Mais elle est aussi une arme contre les protestants, les philosophes, le tolérantisme, l'hétérodoxie en général. Il n'en va pas différemment de Brohon. Nous y reviendrons plus loin.

À première vue, J.-A. Brohon prend sa place dans la série des visionnaires qui de l'ursuline Marie Bon (1636-1680) à la sœur Faustine Kowalska (1905-1938), l'apôtre de la miséricorde, ont toutes à voir avec la dévotion au Sacré-Coeur. Si on considère les choses de plus près, on s'aperçoit, à la lecture de ses textes, qu'elle fait un usage spécifique de l'expression littéraire, ce qu'on peut résumer dans les deux notions de figure et de fiction.

Brohon applique strictement la méthode figuriste, mise au point par l'abbé Duguet, qui est d'ailleurs cité par Pontard en tête de sa livraison de juillet 1792, mode de lecture de la Bible qui se distingue de la lecture littérale, et qui loin de se contenter de lire le Nouveau Testament comme l'accomplissement des annonces contenues dans l'Ancien, prolonge jusque dans l'histoire contemporaine cette approche prophétique. Comme le remarque Jacques Le Brun, cette lecture rétablit la hiérarchie entre modèle et figure : alors que les Écritures les présentent dans un ordre successif, la figure précédant le modèle, l'herméneutique figuriste montre la supériorité du fait postérieur¹. Mais elle montre aussi que la modélisation ainsi dégagée aide à comprendre l'apparent désordre de l'histoire humaine, en particulier comment il se fait que les tenants de la vérité et de la justice soient persécutés. Les jansénistes ont appliqué cette lecture au destin de leur communauté, et se sont inventé, dans la fiction prophétique qu'ils ont élaborée à partir des Écritures, un destin d'élection. Les Hébreux sur les rives de Babylone sont les jansénistes en attente du retour. Ils y ont transporté avec eux la Jérusalem spirituelle, tandis que la ville sainte est devenue pour de vrai une Babylone, abandonnée aux fausses croyances.

¹ Jacques Le Brun, *La Jouissance et le trouble. Recherches sur la littérature chrétienne de l'âge classique*, Genève, Droz, 2004, p. 260.

La société des Victimes qu'elle est appelée à fonder doit subir toutes sortes de contrariétés. Elle prédit au cours d'une vision l'avenir de cette congrégation. Des prélats iront jusqu'à s'opposer à son établissement. De fait, des docteurs de la Sorbonne censureront dès leur parution ses ouvrages posthumes. Mais, se rassure-t-elle, les ennemis seront renversés, et l'œuvre finira par triompher de toutes les résistances. Pontard reproduit cette démarche dans le *Journal prophétique* de façon quasi mimétique. Mais alors qu'elle est habituellement le fait des minorités qui pour se donner un avenir se livrent à une interprétation tendancieuse des signes scripturaires ou historiques, Pontard est du côté de l'institution légitime. Son argumentation est celle d'une majorité qui est symboliquement minoritaire, et a de ce fait besoin de la réassurance que lui donne la voie prophétique. L'Église constitutionnelle n'a pour elle que la force de la loi, ce qui est bien peu dans un contexte religieux. Aussi est-il temps de l'investir d'une légitimité sacrée. C'est le but du *Journal prophétique* : doter la nouvelle Église de tous les signes de l'élection divine. Les vaticinations de Suzette Labrousse et de Jacqueline-Aimée Brohon, qu'il distille à très petites doses, suscitant le mécontentement des lecteurs, désireux d'en savoir plus, viennent conforter la lecture figuriste des textes prophétiques. Mais la démarche passe aussi par une disqualification méthodique des prêtres réfractaires. Pontard ne se fait pas faute de fustiger l'Église de l'Ancien Régime ; il en dénonce les dérives, l'enrichissement, le matérialisme, et vise en particulier les congrégations. Brohon tenait déjà dans ses textes le même propos. Des visions lui faisaient voir depuis l'empyrée où elle avait été transportée les couvents d'où s'échappaient les noires fumées de l'apostasie. Les religieux avaient en effet trahi leurs vœux. Aussi leurs établissements étaient-ils promis à l'anéantissement, eux-mêmes seraient dispersés, et en leur lieu et place s'établirait l'ordre des Victimes. Cet ordre religieux, unique et national, remplacerait la foule innombrable des communautés religieuses.

De la dévotion au Sacré-Cœur découle la théorie de la victime. L'influence de Catherine de Bar, en religion mère Mechtilde du Saint-Sacrement (1614-1698) a souvent été rappelée, par Henri Grégoire notamment ¹. Cette bénédictine lorraine eut des apparitions qui l'amènèrent à fonder une communauté d'adoratrices du Saint-Sacrement, aussi appelées « victimes ». L'adoration perpétuelle vient en réparation des « indévotions, mépris, profanations, sacrilèges et déshonneurs rendus, commis et qui se commettent actuellement contre ce très adorable sacrement », lit-on dans le contrat de fondation de l'ordre. À M.-M. Alacoque il avait été révélé de même que les offenses subies par le Seigneur lors de la communion méritaient « réparation », ce qui est conforme à la tonalité très « eucharistique » du XVII^e siècle. Les reproches adressés par Jésus à J.-A. Brohon sont d'une autre nature : ils visent deux catégories

¹ Henri Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, t. II, Paris, Baudouin, 1828, livre III, chap. V, pp. 31-56.

de mécréants, les incroyants, sceptiques et esprit-forts d'une part, les hypocrites qui font profession de servir Dieu d'autre part. Ces derniers sont d'autant plus coupables qu'ils ont trahi la mission qu'ils avaient reçue. Ces intendants infidèles encourent la colère du Très-Haut. La réparation, qui résulte du décompte entre le crime et son rachat, exige la participation d'innocents. Car si le Christ continue de souffrir pour la satisfaction et le salut des hommes, d'autres victimes sont appelées à coopérer à sa passion. Le rôle de la victime consiste donc à prendre la place du crucifié pour souffrir à sa place et opérer par ce sacrifice le rachat collectif des péchés, mais aussi à prévenir la colère divine en s'interposant entre le châtiment céleste et les coupables. Employant une image moderne pour l'époque, Brohon dit de la victime qu'elle tient lieu de « paratonnerre ». On sait quelle place Joseph de Maistre fera à cette conception du sacrifice dans sa philosophie de l'histoire, quand, cherchant une solution au problème du mal, il formalisera sa théorie de la substitution mystique de l'innocent au coupable et du rachat de la faute par le sang versé ¹.

La scène mystique

Exploitant les ressources du figurisme biblique, pour justifier et autoriser la mission à laquelle elle se dit appelée, Brohon recourt à la fiction de façon singulière. C'est en ce point qu'elle est vraiment originale. Elle se plaît à développer longuement et de façon répétitive des scènes analogues, et cependant toutes différentes. De nature hallucinatoire, la vision fait cohabiter deux niveaux de réalité : le niveau sensible – Brohon au pied de l'autel, contemplant la croix ou le Saint-Sacrement – et le niveau spirituel ou suprasensible – Brohon montant les degrés, atteignant la croix, posant sa tête sur la poitrine de Jésus, etc. L'architecture des autels majeurs de type tridentin explique la forme que prennent ces visions d'un Christ en majesté sur son trône entouré des légions célestes : l'auteur mêle à ses descriptions les colonnes de marbre blanc, l'autel tombeau, le baldaquin de bois doré surmonté d'une couronne, les séraphins embouchant la trompette, bref le mobilier habituel d'une église vers 1770. Ainsi la réalité perçue offre la matière première à partir de laquelle se compose la rêverie extatique. Mais l'hallucination joint aussi à la superposition d'images un dédoublement de la personnalité.

Michel de Certeau a montré qu'il était possible d'envisager la mystique autrement que sous l'angle théologique, psychique ou pathologique, que le classement axiologique, distribuant les mystiques en vrais et faux, supérieurs et inférieurs, était peu satisfaisant. Dans *La Fable mystique* (1982), il charge la linguistique, en particulier performative, de fournir les outils d'une lecture renouvelée

¹ Owen Bradley, « La théorie maïstrienne du sacrifice », dans Philippe Barthelet (éd.), *Joseph de Maistre*, « Les Dossiers H », Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005, pp. 608-621.

de cette littérature. La scène mystique, qui est constituée de la donnée discursive et des *topoi* religieux, est cet espace que le moi investit d'autant plus sûrement qu'il méprise le monde ; il s'y déploie d'autant plus librement qu'il est plus comprimé dans la vie sociale. Des réseaux d'images, de portée esthétique et sexuelle, structurent les visions de Brohon. On relèvera ainsi la dimension très plastique des groupes que la visionnaire vient former en s'associant au couple divin. Avec Jésus et Marie, elle forme un trio mystique¹. Quant à la dimension érotique, elle est plus frappante encore. Conjuguant souffrance et plaisir, mort et sexe, Brohon est à la fois l'épouse qui se prépare pour recevoir l'époux et la vierge sur laquelle doit s'abattre le couteau du sacrificateur. Dans une vision, elle se voit descendre dans le tombeau pour y rejoindre Jésus. Le sol est jonché d'une multitude de cœurs, « qui servaient comme de matelas au corps de mon Jésus »². Les noces de sang sont figurées par l'attitude de la mystique, qui, très souvent placée à genoux auprès de la « sacrée plaie », y applique sa bouche et boit le sang qui en sort.

La plaie béante peut, sans forcer le texte, être interprétée comme un symbole érotique, la plaie de l'époux faisant signe vers la plaie de l'épouse. Dans une autre « scène », saint Marc fait dans son cœur une incision en forme de croix, et « écartant cette ouverture avec sa main, il la rend[it] assez grande pour y renfermer le livre [son évangile] »³. Ailleurs encore, elle est étendue, les bras en croix ; Jésus met sa main dans sa poitrine et fouille son cœur⁴. Elle qui se dit impure, car trop attachée à elle-même, subit un évidement intérieur. À l'image de la béance s'ajoute celle d'un fluide abondant, qui circule, s'épanche et s'échange entre les partenaires. « Je suis un époux de sang [...]. J'aime le sang du cœur de mes épouses [...]. Je me complais à le mêler avec le mien [...]. Tiens, vois le plaisir que j'y prends »⁵. Sous le pressoir mystique, le sang jaillit et retombe en pluie.

Alors je vis que, mon Jésus ayant pressé les côtés de mon cœur de ses mains, il en sortit une si grande abondance de sang, qu'il rejaillit par-dessus mon Jésus et forma un dôme rosée au-dessus de lui. Mon Jésus, se couchant et se pressant doucement sur mon cœur, semblait considérer avec un doux plaisir cette nouvelle espèce de dôme qui le couvrait. Je vis ensuite le sang retomber et aller se perdre dans une espèce de pluie de l'eau qui sortait de toutes les parties du corps de mon Jésus, et le tout réuni tomber en bas, sans que je découvrisse où cela se rendait... Tout ce que je voyais me pénétrait, me touchait, mais d'une manière douloureuse... »⁶.

Le dais royal formé par le sang qui jaillit couvre les amants mystiques. Il est comparable au baldaquin de l'autel ; il est aussi la tente sous laquelle l'homme prend

¹ *Réflexions édifiantes*, Paris, Didot, 1791, t. II, p. 10.

² *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 28.

³ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 208.

⁴ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 336.

⁵ *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 226.

⁶ *Ibid.*

femme dans les récits bibliques. C'est dans tous les cas un symbole d'union. « Une épouse ne peut trop tôt se réunir à son époux », déclare ainsi Jésus ¹. Brohon boit le lait qui sort du sein de Jésus et de Marie, elle boit le sang de Jésus. Ces libations, tantôt lactiques, tantôt sanglantes, ont une valeur anthropologique évidente : elles lient l'époux et l'épouse, en doublant l'union conjugale par la filiation maternelle. La narratrice installe un climat affectif, qui garantit à la relation son caractère exclusif.

J'osai baiser nombre de fois ses plaies adorables, et surtout je me fixai à celle de son côté. Il me laissait faire avec une tendre complaisance ; il semblait s'abandonner à moi ².

On comprend que ces *Réflexions édifiantes* aient pu ne pas édifier les censeurs de la Sorbonne. Il convient toutefois de lire ce type de texte avec le regard du lecteur de l'époque, habitué des poèmes mystiques, des oraisons jaculatoires et autres célestes douceurs. Il convient aussi de ne pas oublier que l'acteur engagé dans ces mises en scène est moins Brohon elle-même que son cœur. Si l'on se reporte à nouveau à la représentation du Sacré-Cœur de Jésus donnée par le père de Gallifet, on s'aperçoit que le cœur anatomique y tient lieu du corps entier de Jésus en croix : l'orientation générale, la couronne d'épines, la plaie au côté droit, tout est superposable au corps supplicié. Le cœur figure la crucifixion, mais en lui faisant subir un déplacement, dans le sens d'une intériorité plus grande. De par sa fonction emblématique, il peut représenter passivement ou activement, et dans ce dernier cas être investi de sens toujours nouveaux. C'est ce qui en fait un sujet mystique par excellence, apte à jouer dans des scénarii variés des rôles différents. Évidemment cette fonction actancielle du cœur ne va pas sans bizarreries sémantiques. « J'ai choisi ma place intérieure dans ton cœur ; ma place extérieure est à côté de ton cœur. Si je parle, c'est à l'oreille de ton cœur que je m'épanche » ³, prévient Jésus. Un cœur a une bouche pour parler ; il a aussi des oreilles pour entendre. La fictionnalisation du moi a eu pour effet de faire subir à l'identité personnelle une métamorphose : au gré d'une opération de translation, tout ce qui était extérieur devient intérieur. Dans l'espace le plus resserré s'épanouissent les rêves les plus secrets. L'écran sur lequel Brohon projette son désir est donc une fiction au sens fort du terme.

L'intelligence mystique

Contrairement au mystique homme, la femme n'a pas de plein droit accès à la sphère publique. Elle ne peut, sans autorisation, divulguer ses révélations, que ce soit sous une forme orale ou écrite. Si l'on met entre parenthèses la vieille tradition misogyne qui décrète que « Du côté de la barbe est la toute-puissance » ⁴, et qui tient

¹ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 49

² *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 320.

³ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 74.

⁴ Molière, *L'École des femmes*, acte III, scène 2, v. 700.

à un fait de civilisation, pour s'en tenir à l'autorité des Écritures, on remarque que l'argumentation antiféministe s'appuie pour l'essentiel sur les épîtres de Paul. Or le propos tenu sur les femmes est ambigu, puisque d'un côté Paul reconnaît aux femmes le droit de prophétiser dans des assemblées (1Co 11,4), de l'autre il leur enjoint de garder le silence (1Tm 2,12) ; d'un côté il affirme l'universalité du salut (Ga 3,28), de l'autre il soumet la femme à son mari en vertu de la faute d'Ève (1Tm 2,13-15) ; d'un côté il ordonne aux hommes d'aimer leurs femmes (Col 3,19), de l'autre il recommande aux femmes d'aimer leurs maris (2Tm 2,3). Les Pères, de Clément d'Alexandrie à Augustin, s'emploieront à justifier ces contradictions, au prix de raisonnements parfois spécieux. Que d'efforts en pure perte ! S'ils avaient su que la plupart des épîtres qu'on attribue à Paul ne sont pas de lui, que, même dans celles qui sont réputées authentiques, bien des passages ont été interpolés, ils se seraient épargné toutes ces contorsions cérébrales. Cette lecture de Paul n'en a pas moins pesé sur la condition de la femme dans l'Église et dans la société¹. On peut, à sa lumière, expliquer en particulier le régime de tolérance dont ont joui les prophétesses, que ce soit au XIV^e siècle, période florissante étudiée par André Vauchez, ou au XVII^e siècle, dont l'« invasion mystique » a été précisément anatomisée par Henri Bremond. Mais l'Église issue de la Réforme catholique s'accommode mal des phénomènes prophétiques, qu'elle regarde comme autant d'excentricités susceptibles de déborder les cadres doctrinaux et disciplinaires. La supérieure, le directeur ou l'évêque assurent une police de la mystique, qui inclut censure, surveillance et enfermement. Que les femmes prophétisent, mais dans l'intimité du confessionnal, non sur les places publiques, encore moins sur des pages imprimées.

L'injonction au silence touche aussi l'enseignement. Dans son *Poème sur la béatitude contre les illusions du quietisme*, Fléchier adresse, par la bouche de la convertie Flavie, une sévère mise en garde à la quietiste :

Vous savez que saint Paul nous défend d'enseigner.
Le monde n'est pas fait pour suivre nos caprices,
Il veut des directeurs et non des directrices ;
Nous devons pratiquer ce que nous connaissons,
Et laisser aux docteurs à faire des leçons².

La femme est écartée de toute activité enseignante, qu'on entende par là la direction, le conseil, l'écriture sous toutes ses formes. Le seul emploi qu'il lui soit permis d'exercer est celui de catéchiste, et encore au seul bénéfice des personnes de son sexe. Le caractère mécanique de cet apprentissage prémunit la doctrine de toute interprétation personnelle³. C'est précisément la tâche qui fut confiée à Brohon

¹ Alice Dermience, *La « Question féminine » et l'Église catholique. Approches biblique, historique et théologique*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008, chap. 1, « Féminisme et antiféminisme dans la tradition paulienne », pp. 21-31.

² *Œuvres complètes*, t. V, partie I, Nîmes, Beaume, 1782, p. 226.

³ Marcel Bernos, *Femmes et gens d'Église dans la France classique. XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Cerf, 2003, p. 192.

pendant quelque temps. Mais en enseignant la religion aux enfants, elle finit par l'apprendre elle-même. L'autodidaxie est un des traits caractéristiques des trajectoires de femmes auteurs. Dans le cas présent, elle a favorisé l'accès aux fonctions normalement détenues par les hommes. L'Écriture joue dans cette dynamique un rôle déterminant. Brohon dit ne connaître de la parole de Dieu que ce qu'elle en a lu dans l'histoire sainte. Elle mentionne « l'ancien et le nouveau Testaments à l'usage des enfants »¹. Il est délicat de savoir, à partir d'une indication aussi vague, et qui ne renvoie à aucun titre, de quelle histoire sainte il peut s'agir². Il est cependant certain que cet ouvrage, utilisé pour les besoins de son enseignement, lui a donné le goût des lettres sacrées. Elle entreprend la lecture de la Bible, non de sa propre initiative, s'empresse-t-elle de préciser, mais sur la demande expresse de Jésus. Voilà un autre trait constant des biographies de mystiques : l'accès à la Parole, normalement réservée aux clercs, leur est ouvert par une grâce exceptionnelle, qui en quelque sorte tient lieu de dérogation à la règle commune.

On ne s'aventure pas à lire les Écritures sans guide. Brohon reçoit le don de percer le sens caché des Écritures, en particulier des *Prophètes* dont l'interprétation est, on le sait, si problématique et si discutée au XVIII^e siècle. Qu'on se rappelle les efforts de Dom Calmet pour justifier les mœurs d'Ézéchiél de l'accusation d'indécence, qui n'empêcheront pourtant pas Voltaire de poursuivre de ses railleries ce prophète pour son comportement alimentaire déviant (Ez 4,12)³. Brohon comprend et explique mieux que quiconque les subtilités de la doctrine de la grâce. Cette matière, « qui avait causé tant de divisions dans l'Église », lui est dévoilée⁴. Par quelle voie ces lumières prophétiques, à la fois scripturaires et théologiques, lui sont-elles venues ? Sur ce point encore, la mystique ne s'écarte pas de la tradition : elle invoque son ignorance pour justifier la science dont elle à présent pourvue. Car Dieu privilégie d'autant plus les femmes qu'elles sont par nature impropres à la connaissance. Brohon est femme de son temps : elle a intériorisé les principes d'une anthropologie chrétienne qui distribue les dons de la nature entre homme et femme. Au premier le pouvoir et le savoir, à la seconde la soumission et l'ignorance. Elle se désigne comme « une pauvre recluse, sans talent, sans science, sans richesse, sans crédit »⁵, se plaçant dans l'héritage de la sensibilité néantiste de Louise de Bellère du Tronchay (1639-1694). Mais cette viduité l'a disposée à accueillir les mystérieuses

¹ *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 120.

² Citons, parmi les histoires saintes les plus courantes, l'*Histoire sainte et ecclésiastique* de Du Verdier (1673), l'*Histoire de la religion* de Jean Malleman (1704), l'*Histoire sainte selon l'ordre des temps* (1735), l'*Histoire sainte des deux alliances* (1741), sans oublier les Bibles en images, dont la plus célèbre est l'*Histoire du vieux et du nouveau testament* de Nicolas Fontaine (1669).

³ Dom Calmet, *Commentaire littéral. Ézéchiél et Daniel*, Paris, Émery, 1730, p. 35. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, « Ézéchiél (D) », éd. R. Pomeau, Paris, GF-Flammarion, 1964, p. 184.

⁴ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 43.

⁵ *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 119.

révélations dont Jésus lui fait la grâce. « Tu as donc appris ma religion à la manière simple et naïve de l'enfance »¹, lui dit-il en écho à Mt 11,25. C'est la *docta ignorantia* de Nicolas de Cues : la plus haute science naît de l'absence de tout savoir. C'est ce que Pontard appelle « l'intelligence mystique »².

Brohon réinterprète dans un sens providentiel son ignorance passée : elle l'a préservée des faux savoirs. Elle lui a permis d'être enseignée directement par Dieu, selon une inspiration qui lui a épargné les errances théologiques dont l'histoire de l'Église est chargée. La lecture des Pères lui a été interdite par cette raison. Ses lumières sont prophétiques, non tant en ce qu'elles annoncent des événements à venir qu'en ce qu'elles révèlent le sens des Écritures. La première des révélations, au fondement de toutes les autres, est que la foi trouve son origine dans la parole de Dieu, et dans elle seule. Cette valorisation des Écritures, qui est typique du fait contestataire en contexte chrétien, s'exerce contre une Église hiérarchique, disciplinaire et doctrinaire. La cible est toujours et encore le corps des évêques. « Des prédictions nous disent que la vérité existait avant les évêques, qu'elle ne dépend aucunement d'eux, que la voix de l'Église doit être la règle de leur voix, et non pas leur voix la règle de la voix de l'Église », écrit Pontard dans son *Journal*³. Le centre de gravité de l'autorité ecclésiale se déplace de l'épiscopat aux fidèles. Ceux-ci sont désormais « les juges légitimes de la foi ». La prédiction a en définitive un pouvoir libérateur : elle libère la religion des oppressions, du despotisme, de l'autorité ecclésiastique, et introduit à une foi personnelle. De cette foi les femmes sont les docteurs. « Il est prédit dans *Isaïe*, que le moment viendra où les femmes seront nos docteurs, parce qu'il n'y aura plus de sages en Israël », écrit-il en mars 1792⁴.

Un féminisme paradoxal

De son ignorance première Brohon tire un avantage tel qu'elle se retrouve d'un coup devant les évêques et les théologiens. Elle se venge ainsi des vexations dont son sexe a été la victime. N'allons pas croire pour autant qu'elle remet en cause la supériorité naturelle de l'homme. Il est toujours à ses yeux, « le genre le plus noble, le plus courageux »⁵, en vertu de quoi il détient dans l'Église l'autorité et le magistère. Elle ne conteste pas davantage l'incapacité des femmes au ministère ecclésiastique. Elle ne milite pas pour l'ordination des femmes. Il faut se rappeler que la conception d'un Dieu simultanément père et mère, ou qui serait au-delà du masculin et du

¹ *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 120.

² *Journal prophétique*, mars 1792, p. 119.

³ *Journal prophétique*, janvier 1792, p. 9.

⁴ *Journal prophétique*, mars 1792, p. 85. Référence à Is 27,11.

⁵ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 17.

féminin, est tard venue dans la théologie catholique¹. À l'époque de Brohon domine encore l'image d'un Dieu masculin. Selon l'ordre de la Création, la masculinité seule est théomorphe². De là découle la primauté naturelle de l'homme sur la femme. Mais, comme l'ignorance est retournée en science, la faiblesse de la femme devient la honte du fort. Les hommes ont fait un mauvais usage de leur supériorité. Ils se sont rendus coupables des schismes et des hérésies, ils ont trahi la mission qui leur avait été confiée. Aussi méritent-ils d'être « humiliés », « piqués de jalousie », selon les mots mêmes de Brohon³.

Une autre marque de ce féminisme paradoxal se voit dans la revendication du titre d'apôtre. L'ordre des victimes doit être composé de six femmes et de six hommes. C'est réclamer pour les femmes une participation au ministère apostolique. Brohon ne se fait pas faute de mentionner dans les *Réflexions édifiantes* les femmes de l'Évangile, celles dont s'entoure Jésus, celles aussi dont les récits ne nous ont pas laissé les noms, mais qui, nous assure la voyante, accompagnaient les disciples. « Mes apôtres avaient des femmes qui les suivaient et prenaient soin d'eux », lui confie ainsi Jésus⁴. Linda Timmermans consacre tout un chapitre de son livre à la question de l'apostolat féminin⁵. Les femmes peuvent-elles être apôtresses ? À quelles conditions ? François de Sales ne concevait d'apostolat féminin que dans l'*office*, l'action charitable. Quant à Bossuet, il refusa à Jeanne-Marie Guyon l'état apostolique. Seuls les prêtres deviennent par le sacrement de l'ordre successeurs des apôtres. Sans mettre explicitement en cause ce partage, Brohon manifeste une intention évidente de promotion de la femme dans l'appareil ecclésial. La représentation paritaire des hommes et des femmes est l'un des principes d'une Église qui se doit de respecter le message universaliste d'amour qu'on trouve dans Paul et dans les Évangiles. Sans doute faut-il rapprocher cette ambition d'un mouvement général, que Georges Gusdorf a qualifié d'« internationale piétiste », et dont en France le jansénisme puis la théosophie sont de probantes illustrations⁶.

Brohon apologiste ?

Brohon n'est antiphilosophe qu'accessoirement : son propos vise moins les philosophes, qu'elle n'a probablement pas lus, que l'esprit d'un siècle dont elle déplore l'incrédulité. En ce sens sa critique pourrait valoir en tout temps et en tout lieu. Elle est d'essence prophétique : c'est l'oracle comminatoire proféré contre Israël.

¹ Alice Dermience, *La « Question féminine » et l'Église catholique*, op. cit., p. 163.

² *Id.*, p. 120.

³ *Réflexions édifiantes*, t. II, p. 18.

⁴ *Réflexions édifiantes*, t. I, p. 180.

⁵ Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, « Champion Classiques », Paris, Honoré Champion, 2005, chap. 3, « Mystique et apostolat féminin », pp. 501-537.

⁶ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1972.

Est-elle apologiste ? On ne saurait davantage lui accorder ce titre. L'apologiste défend l'orthodoxie, selon une argumentation rigoureusement construite, contre les mises en cause dont elle est l'objet. Brohon, en faisant part des révélations dont elle a été la destinataire, introduit une doctrine qui, si par beaucoup d'aspects elle tient à une tradition mystique ancienne, est cependant novatrice. Elle ne devient apologiste qu'au gré de la médiation éditoriale que lui a fait subir Pontard, avec le soutien de Bathilde d'Orléans, qui en finançant la publication joua un rôle de mécène. Cet attelage est au demeurant la règle dans l'histoire de la mystique féminine. Pierre Poiret, éditeur d'Antoinette Bourignon et de Jeanne-Marie Guyon, en est un autre fameux exemple.

Les textes de Brohon écrits dans les années 1770, publiés en 1791, prennent, dans le contexte de l'Église constitutionnelle, un sens nouveau. Censée, comme S. Labrousse, avoir annoncé la ruine de l'Église d'Ancien Régime et l'avènement d'une Église nationale, démocratique et égalitaire, la prophétesse se trouve à titre posthume en situation de défendre la cause révolutionnaire en matière de religion. Il est certain qu'en l'annexant au but qu'il poursuit, légitimer la jeune Église et engager les réformes structurelles et doctrinales qui doivent en achever la transformation de l'Église romaine en une Église authentiquement évangélique, Pontard fait violence à la pensée mystique de l'auteur. Il ignore la spiritualité cordiale, pourtant centrale, surinterprète le message féministe, et défigure le prophétisme en ne retenant des visions que les prédictions applicables à sa démonstration. La Brohon du *Journal prophétique*, produit éditorial et politique, est devenue la créature de Pontard.

Jean-Noël Vuarnet, dans *Le Dieu des femmes*, insiste sur la distinction entre écrivain et écrivain. Le premier donne son témoignage « sans effort et par surcroît », tandis que le second se bat avec lui-même pour exprimer au mieux sa pensée ¹. Les mystiques sont écrivains et non écrivains. Tous rejettent la responsabilité de l'écriture sur une voix qui leur a enjoint de se livrer. Ainsi en est-il de Brohon. Son cas est cependant particulier, peut-être unique dans l'histoire de la mystique. Car écrivain elle-même, célébrée par Boissy et La Porte pour ses précoces succès littéraires, promise à un brillant avenir, elle a renoncé aux lauriers poétiques et préféré l'obscurité de la vie dévote. Ses visions en cascade et la demande qui lui est adressée de les consigner par écrit la font-elle rétrograder vers son ancien goût ? N'opèrent-elles pas plutôt une conversion et de son statut d'auteur et du contenu de sa création ? En fictionnalisant son moi, selon la configuration cordiale que lui a suggérée la spiritualité de M.-M. Alacoque, en tirant des Écritures une interprétation prophétique qui la met directement en scène, elle réussit à faire œuvre littéraire sans rien abdiquer de ses prétentions à l'intégrité de l'attitude mystique. D'aucuns jugeront

¹ Jean-Noël Vuarnet, *Le Dieu des femmes*, Paris, L'Herne, 1989, p. 117.

son style affecté, et diront leur malaise devant une auto-représentation qui n'est pas exempte de narcissisme. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est en ce dernier tiers du XVIII^e siècle l'une des dernières survivantes de la *turba magna* qui, au siècle précédent, avait crû, telle une plante saxifrage, dans les interstices de la construction ecclésiologique tridentine. Elle est aussi un visage féminin du catholicisme, dans un environnement phallogratique, et à ce titre un précieux témoignage, tant historique que littéraire, de la revendication des femmes à exister en tant que telles au sein de l'Église.

Nicolas BRUCKER
Université de Lorraine
Centre Écritures (EA 3943)